1

FEMMES NOIRES : FAÇONNER LA THÉORIE FÉMINISTE

Aux États-Unis, le féminisme n'a jamais émergé des femmes qui sont les plus victimes de l'oppression sexiste, des femmes qui sont quotidiennement écrasées, mentalement, physiquement et spirituellement — des femmes qui n'ont pas assez de pouvoir pour changer leur condition. Elles forment une majorité silencieuse. Le fait qu'elles acceptent leur sort dans la vie sans remise en question visible, sans protestation organisée, sans rage et sans colère collectives, est un marqueur de leur persécution. Le livre de Betty Friedan, *The Feminine Mystique*[4], est encore aujourd'hui présenté comme s'il avait pavé la voie du mouvement féministe contemporain, alors qu'il a été écrit comme si ces femmes n'existaient pas. (Bien que *The Feminine Mystique* ait déjà été critiqué et même attaqué sur plusieurs fronts, j'attire à nouveau l'attention dessus car certaines hypothèses biaisées quant à la nature du statut social des femmes initialement mises en avant dans ce texte continuent à modeler la teneur et l'orientation du mouvement féministe.)

La fameuse formule de Friedan, « le problème qui n'a pas de nom », est souvent citée pour décrire la condition des femmes dans cette société, alors qu'en réalité elle ne concerne qu'un groupe

[4] *Traduit en français par Yvette Roudy et publié en 1964 sous le titre* La Femme mystifiée *par les éditions Gonthier.*

> son identité, de préserver ces structures du moi sans lesquelles un être humain, homme ou femme, n'a pas de véritable vie. Je suis convaincue qu'il y a dans la condition même de ménagère quelque chose de vraiment dangereux pour les femmes intelligentes d'aujourd'hui en Amérique.

Les dilemmes et les problèmes spécifiques des femmes au foyer blanches aisées étaient de vraies questions qui méritaient considération et changement, mais qui ne s'appuyaient pas sur les préoccupations de la majorité des femmes. Les masses populaires de femmes étaient concernées par la survie économique, la discrimination raciale et ethnique, etc. Quand Friedan a écrit *The Feminine Mystique,* plus d'un tiers des femmes faisait partie de la main-d'œuvre salariée. Alors que de nombreuses femmes aspiraient à être femmes au foyer, seules celles qui avaient suffisamment de temps et d'argent pouvaient réellement construire leur identité sur le modèle de la femme mystifiée. Selon les propres mots de Friedan, il y eut des femmes qui « s'entendirent conseiller par les plus grands esprits de notre temps, de rentrer au foyer pour y mener la vie d'une Nora[5], une vie réduite aux dimensions de la maison de poupée de l'ère victorienne ».

En regardant ses premiers écrits, il apparaît clairement que Friedan ne s'est jamais demandé si la situation des femmes au foyer blanches bien éduquées était un point de référence adéquat pour mesurer l'impact du sexisme ou de l'oppression sexiste sur la vie des femmes dans la société étasunienne. Elle n'est pas non plus allée chercher au-delà de sa propre expérience pour essayer d'acquérir une vision plus large de la vie des femmes aux États-Unis. Je ne dis pas ça pour discréditer son travail, qui reste utile pour discuter de l'impact de la discrimination sexiste sur un groupe précis de femmes. En le regardant sous un autre angle, il s'agit aussi d'un bon exemple

[5] *Betty Friedan fait ici référence à Nora Helmer, personnage principal de la pièce d'Ibsen,* Une maison de poupée.

> La classe, c'est beaucoup plus que la définition que donne Marx de la relation aux moyens de production. La classe inclut votre comportement, vos postulats de base sur la vie. Votre expérience (déterminée par votre classe) confirme ces postulats : comment on vous a appris à vous comporter, ce que vous attendez de vous-même et des autres, votre conception de l'avenir, comment vous comprenez les problèmes et comment vous les résolvez, comment vous pensez, comment vous vous sentez, comment vous agissez. Ce sont ces schémas comportementaux que les femmes de classe moyenne refusent de reconnaître alors qu'elles pourraient parfaitement accepter la notion de classe en des termes marxistes. C'est une pirouette élégante qui leur évite de considérer les comportements de classe et de changer ces comportements en elles. Alors que ce sont précisément ces schémas comportementaux qui doivent être reconnus, compris et changés.

Les femmes blanches qui dominent le discours féministe, et qui pour la plupart créent et articulent la théorie féministe, ont une compréhension nulle ou minime de la suprématie blanche comme politique raciale, ou de l'impact psychologique de la classe, ou encore de leur statut politique dans un pays raciste, sexiste et capitaliste.

Par exemple, dans *Dreamers and Dealers*, publié en 1979, c'est ce manque de connaissance et de conscience qui a conduit Leah Fritz à écrire, dans une discussion sur le mouvement des femmes actuel :

> La souffrance des femmes dans une tyrannie sexiste est un lien qui les unit toutes et qui transcende les particularités des différentes formes que peut prendre cette tyrannie. La souffrance ne peut pas être mesurée ni comparée quantitativement. Est-ce que le désœuvrement forcé et la vacuité d'une femme « riche » qui l'amènent à la folie et/ou au suicide est plus ou moins important

et de s'assurer que les différentes formes et degrés de souffrance reçoivent tous une réelle attention.

Un principe essentiel de la pensée féministe moderne a été l'idée selon laquelle « toutes les femmes sont opprimées ». Cette thèse sous-entend que les femmes partagent un sort commun, et que des facteurs comme la classe, la race, la religion, les préférences sexuelles, etc., ne créent pas une diversité d'expériences déterminant l'étendue avec laquelle le sexisme sera une force oppressive dans la vie d'individues femmes. Le sexisme, en tant que système de domination, est institutionnalisé, mais il n'a jamais déterminé de manière unique et absolue le destin de toutes les femmes dans cette société. Être opprimé·e, ça veut dire *ne pas pouvoir faire de choix*. C'est le principal point de contact entre l'opprimé·e et l'oppresseur. Beaucoup de femmes dans cette société peuvent faire des choix (aussi inadéquats soient-ils) ; ainsi ce sont des mots comme exploitation et discrimination qui sont les plus appropriés pour décrire la situation des femmes, en tant que groupe social, aux États-Unis. De nombreuses femmes ne rejoignent pas la résistance organisée contre le sexisme précisément parce que le sexisme n'a pas entraîné une absence totale de choix dans leur vie. Elles peuvent savoir qu'elles sont discriminées sur la base de leur sexe, mais pour elles cela n'équivaut pas à de l'oppression. Dans le monde capitaliste, le patriarcat est structuré de manière à ce que le sexisme restreigne le comportement des femmes dans certains domaines, tout en leur permettant une certaine liberté dans d'autres sphères. Cette absence de restriction extrême amène de nombreuses femmes à ignorer les domaines dans lesquels elles sont exploitées ou discriminées. Et cela peut même les amener à imaginer qu'aucune femme n'est opprimée.

Il y a bien des femmes opprimées aux États-Unis, et il est à la fois approprié et nécessaire de dénoncer cette oppression. La féministe française Christine Delphy fait remarquer dans son

aient été capables de faire de leurs intérêts le sujet principal du mouvement féministe, et qu'elles aient réussi à employer une rhétorique du « point commun » leur permettant de rendre leur condition synonyme d'« oppression », est un marqueur du privilège de race et de classe, mais c'est aussi l'expression de la liberté qu'elles avaient par rapport aux contraintes que le sexisme fait subir aux femmes des classes populaires. Qui était au bon endroit au bon moment pour exiger que l'on modifie le vocabulaire ? Quelle autre catégorie de femmes aux États-Unis avait le même accès aux universités, aux maisons d'édition, aux médias de masse, à l'argent ? Si des femmes noires de classe moyenne avaient initié un mouvement au sein duquel elles se seraient qualifiées « d'opprimées », personne ne les aurait prises au sérieux. Si elles avaient organisé des réunions publiques et donné des conférences pour parler de leur « oppression », elles auraient été critiquées et attaquées de tous les côtés. Ce n'est pas ce qui s'est passé pour les féministes blanches bourgeoises, car elles pouvaient attirer une large audience de femmes, comme elles qui étaient impatientes de faire évoluer leur situation. Leur isolement d'avec des femmes d'autres groupes sociaux et raciaux ne leur a pas donné d'éléments de comparaison immédiats leur permettant d'éprouver leur hypothèse de l'oppression commune.

Au départ, les participantes radicales du mouvement des femmes voulaient que cet isolement soit rompu par d'autres femmes, et que cela crée un espace de contact et de lien. Des anthologies comme *Liberation Now!*, *Women's Liberation: Blueprint for the Future*, *Class and Feminism*, *Radical Feminism*, et *Sisterhood Is Powerful*, toutes publiées au début des années 1970, contiennent des articles qui tentent de s'adresser à une large audience de femmes, à une audience qui ne soit pas exclusivement blanche, de classe moyenne, au parcours universitaire, et adulte (beaucoup proposent des articles sur les adolescent·e·s). Sookie Stambler exprime clairement cet esprit radical dans son introduction de *Women's Liberation: Blueprint for the Future* :

> des hommes, cela ne fera en définitive que quelques hommes de plus. La différence des sexes, ce n'est pas avoir ou ne pas avoir de pénis, c'est s'intégrer ou non à une économie masculine phallique.[7]

Les féministes étasuniennes ont conscience de ces contradictions. Dans son essai « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Can It Be Saved? », Carol Ehrlich souligne le fait que « le féminisme semble de plus en plus avoir pris un tournant aveugle, rassurant, non révolutionnaire » car « le féminisme radical a cédé du terrain au féminisme bourgeois ». Elle insiste sur le fait que « nous ne pouvons pas laisser cela continuer » :

> Les femmes doivent savoir (alors qu'on les dissuade de plus en plus de se renseigner) que le féminisme, ce n'est pas trouver la garde-robe idéale pour la réussite sociale, ni devenir dirigeante d'entreprise, ni remporter une élection ; ce n'est pas la capacité à vivre un mariage où les deux ont une carrière et prendre des vacances au ski, ni passer des heures et des heures avec son mari et ses deux adorables enfants parce qu'on a une employée de maison qui rend cela possible mais qui n'a pas le temps ni l'argent pour faire la même chose de son côté ; ce n'est pas ouvrir une Banque des Femmes, ni assister tout un week-end à un séminaire hors de prix qui promet de vous apprendre à devenir plus confiante et affirmée (mais pas agressive) ; et ce n'est absolument pas devenir policière, ou agente de la CIA, ou générale dans l'armée.
> Mais si ces images faussées du féminisme sont plus mises en avant que nos propres perspectives, c'est en partie de notre faute. Nous n'avons pas travaillé aussi dur que nous aurions dû à fournir des analyses alternatives claires et approfondies qui fassent écho à la vie des gens, et à proposer des groupes actifs et accessibles au sein desquels s'impliquer.

[7] *Citée par Nicole Muchnik dans un article du* Nouvel Observateur *du 27 août 1973 intitulé « Le MLF, c'est toi, c'est moi... ».*

Les pratiques excluantes des femmes qui dominent le discours féministe ont rendu presque impossible l'émergence de théories nouvelles et variées. Le féminisme a sa propre ligne de parti, et les femmes qui ressentent le besoin d'une stratégie différente, de nouvelles bases, se retrouvent souvent ostracisées et silenciées. Les critiques des idées féministes officielles, et les alternatives qu'on pourrait y trouver, ne sont pas encouragées. Il n'y a qu'à voir les controverses récentes sur le fait d'étendre les réflexions féministes à la sexualité. Mais les groupes de femmes qui se sentent exclues du discours et de la praxis féministes ne peuvent se faire une place qu'à la condition qu'elles créent d'abord, via des critiques, une prise de conscience des facteurs qui les aliènent. De nombreuses femmes blanches ont trouvé dans le mouvement des femmes une façon de se libérer de leurs dilemmes personnels. Du fait d'avoir directement bénéficié du mouvement, elles sont peu enclines à le critiquer ou à s'engager dans une analyse rigoureuse de sa structure, contrairement aux femmes pour qui il n'a pas eu d'impact révolutionnaire, que ce soit par rapport à leur vie personnelle ou à celle de la majorité des femmes dans notre société. Les femmes non-blanches qui se sont senties légitimées au sein de la structure actuelle du mouvement féministe et qui ont réussi à s'y affirmer (même si c'était en créant des groupes autonomes) semblent aussi penser que leur définition de la ligne du parti soit le seul discours légitime, que ce soit à propos du féminisme noir ou d'autres sujets. Plutôt que d'encourager un débat, un dialogue critique et une diversité de voix, elles cherchent à étouffer les désaccords, exactement comme certaines femmes blanches. En tant que militantes et autrices dont le travail est largement connu, elles agissent comme si elles étaient les plus compétentes pour juger si les voix d'autres femmes mériteraient ou non d'être entendues. Dans son essai « The Way of All Ideology », Susan Griffin met en garde contre cette tendance générale au dogmatisme :

ma mère, mes sœurs et mon frère) différents degrés de tyrannie patriarcale, et cela m'a mise en colère — ça nous a tou·te·s mis·es en colère. Cette colère m'a amenée à questionner les aspects politiques de la domination masculine, et m'a permis de résister à la sociabilisation sexiste. Souvent, les féministes blanches agissent comme si les femmes noires ne savaient rien de l'oppression sexiste jusqu'à ce qu'elles expriment à voix haute leur opinion féministe. Elles croient apporter aux femmes noires L'analyse et LE programme de libération. Elles ne comprennent pas, elles ne peuvent même pas imaginer, que les femmes noires, tout comme d'autres groupes de femmes qui vivent quotidiennement des situations d'oppression, acquièrent souvent une connaissance du patriarcat via leur expérience de vie et qu'elles développent de la même façon des stratégies de résistance (quand bien même elles ne résistent pas de manière organisée ou suivie).

Ces mêmes femmes noires avaient l'impression que les féministes blanches découvraient quelque chose de nouveau quand elles voyaient toute l'attention qu'elles portaient à la tyrannie masculine et à l'oppression des femmes, et elles pensaient qu'une telle fixette n'avait finalement que peu d'intérêt pour elles. Pour elles, le fait que les femmes blanches des classes moyenne et supérieure avaient besoin d'une théorie « pour les informer qu'elles étaient opprimées » n'était finalement qu'une autre preuve des conditions de vie privilégiées dans lesquelles elles vivaient. Elles sous-entendaient que les gens qui sont réellement opprimé·e·s le savent, quand bien même els ne seraient pas engagé·e·s dans une résistance organisée ou qu'els seraient incapables d'articuler à l'écrit la nature de leur oppression. Ces femmes noires ne voyaient rien de libérateur dans ces analyses officielles de l'oppression des femmes. Ni le fait que les femmes noires ne se soient pas organisées collectivement à grande échelle autour de la question du « féminisme » (beaucoup d'entre nous ne connaissent pas ou n'utilisent pas ce terme), ni le fait que nous n'ayons pas eu accès aux machineries du pouvoir qui auraient pu nous permettre de partager avec le public étasunien nos analyses et

processus. Elles ne nous considéraient pas comme des égales. Elles ne nous traitaient pas comme des égales. Et si elles attendaient de nous qu'on leur fournisse des témoignages de première main d'expérience noire, elles pensaient que c'était leur rôle que de décider si ces expériences étaient authentiques ou non. Fréquemment, des femmes noires ayant fait des études supérieures (même celles qui venaient de milieux pauvres et ouvriers) étaient discréditées et rejetées comme de simples imitatrices. Notre participation aux activités du mouvement ne comptait pas puisque, pour les femmes blanches, la « vraie » *blackness*[8] c'était de parler le patois des noir·e·s pauvres, ne pas être éduquées, savoir se débrouiller dans la rue, et tout un tas d'autres stéréotypes. Si nous osions critiquer le mouvement ou prendre en charge la restructuration de la pensée féministe et introduire de nouvelles idées, nos voix étaient tues, discréditées, rejetées et silenciées. Nous ne pouvions être entendues que si nos propos respectaient la ligne du discours dominant.

On écrit rarement sur les tentatives des féministes blanches pour silencier les femmes noires. Elles ont bien trop souvent pris place dans des salles de conférences ou de classe, dans l'intimité confortable de salons bien arrangés, où une seule femme noire devait faire face à l'hostilité raciste de tout un groupe de femmes blanches. Dès le moment où le mouvement des femmes s'est mis en route, des femmes noires sont venues dans les groupes. Nombreuses sont celles qui n'y sont pas retournées après leur première réunion. Dans « Three for the Price of One: Notes From a Gay Black Feminist », Anita Cornwell voit juste quand elle déclare : « Bien malheureusement, la peur d'être confrontée au racisme semble être une des raisons principales qui conduit tant de femmes noires à refuser de rejoindre le mouvement des femmes. » L'attention récente qui a été portée au problème du racisme a engendré des discours mais a eu peu d'impact sur le comportement

[8] *Terme désignant le fait d'être noir·e, impliquant une certaine réappropriation du terme dans une démarche de fierté, qu'on pourrait traduire par « négrité » ou « négritude » (si ce dernier terme ne se référait pas spécifiquement à un courant de la littérature).*

Je ne te connaissais pas. Tu étais noire. En classe, au bout d'un moment, je me suis vue et j'ai remarqué que je serais toujours celle qui répondrait à tout ce que tu dirais. Et généralement, c'était pour te contredire. Non pas que le désaccord fût forcément d'une manière ou d'une autre lié au racisme. Mais je crois que ma logique sous-jacente était que si j'arrivais à prouver que tu avais tort sur un point, alors peut-être n'avais-tu raison sur rien du tout.

Et dans un autre paragraphe :

J'ai dit un jour en classe qu'il y avait certaines personnes qui étaient moins piégées que d'autres par une vision platonicienne du monde. J'ai dit que je pensais que nous, après quinze ans d'éducation aux frais de la classe dominante, étions peut-être plus prises au piège que d'autres qui n'avaient pas commencé leur vie si près du ventre de l'ogre. Une de mes camarades de classe, qui avait été une amie proche, une sœur, une collègue, ne m'a plus adressé la parole depuis ce jour. Je crois que l'idée que nous n'étions peut-être pas les meilleures porte-parole de toutes les femmes lui a fait peur, tant pour son amour-propre que pour son doctorat.

Souvent, dans des situations où des féministes blanches attaquaient agressivement des femmes noires, elles se considéraient elles-mêmes agressées, elles se voyaient elles-mêmes comme les victimes. Au cours d'une discussion animée avec une autre étudiante blanche dans un groupe de femmes racialement mixte que j'avais rassemblé, elle m'a dit qu'elle avait eu vent de comment j'avais « ruiné » les gens dans mon cours de théorie féministe, et qu'elle avait peur d'être « anéantie » à son tour. Je lui ai rappelé que j'avais été toute seule à parler face à un grand groupe de personnes énervées et agressives, et que j'avais difficilement dominé la situation. C'était moi qui avais quitté la classe en pleurs, et aucune des personnes que j'avais soi-disant « anéantie ».

interconnexion au sérieux. Les analyses féministes du statut de la femme ont tendance à se concentrer uniquement sur le genre et ne proposent pas de base solide sur laquelle construire de la théorie féministe. Elles reflètent la tendance dominante de la pensée patriarcale occidentale à mystifier la réalité de la femme en insistant sur le genre comme seul déterminant du destin d'une femme. Assurément, c'est plus simple pour une femme qui ne subit pas l'oppression de race ou de classe de se concentrer uniquement sur le genre. Et même si les féministes socialistes abordent la classe et le genre, elles tendent à amoindrir l'importance de la race, ou alors elles se fendent d'une phrase reconnaissant l'importance de la race, avant de poursuivre en proposant une analyse dans laquelle la race n'est pas prise en compte.

En tant que groupe, les femmes noires sont dans une position particulière dans cette société. Non seulement nous sommes collectivement en bas de l'échelle professionnelle, mais notre statut social en général est plus bas que celui de n'importe quel autre groupe. Dans une telle position, nous supportons le poids de l'oppression raciste, sexiste et classiste. En même temps, nous sommes le groupe qui n'a pas été sociabilisé pour endosser un rôle d'exploiteur/oppresseur dans la mesure où on ne nous donne aucun·e « autre » systémique à exploiter ou oppresser. (Les enfants ne représentent pas un « autre » systémique bien qu'els puissent être oppressé·e·s par leurs parents.) Les femmes blanches et les hommes noirs connaissent les deux côtés. Elles et ils peuvent agir en oppresseuses et en oppresseurs ou être opprimé·e·s. Les hommes noirs sont peut-être victimes du racisme, mais le sexisme leur permet d'agir en exploiteurs et oppresseurs des femmes. Les femmes blanches sont peut-être victimes du sexisme, mais le racisme leur permet d'agir en exploiteuses et oppresseuses des personnes noires. Ces deux groupes ont mené des mouvements de libération pour défendre leurs intérêts tout en soutenant l'oppression perpétuelle d'autres groupes. Le sexisme des hommes noirs a miné les luttes pour éradiquer le racisme, tout comme le